

## Accrochée au seul mât de sa personne

Ralph Elawani

Numéro 315, printemps 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84919ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Elawani, R. (2017). Compte rendu de [Accrochée au seul mât de sa personne]. *Liberté*, (315), 54–54.

# Accrochée au seul mât de sa personne

*Tunis marine*, le recueil posthume d'Aya Cheddadi, est à la fois l'arrivée et le départ d'une voix singulière.

RALPH ELAWANI

L'écrivaine Aya Farah Cheddadi est décédée à Paris le 6 janvier 2015, à l'âge de 37 ans. Ce simple fait nous éclaire quant à la façon dont nous pouvons recevoir *Tunis marine*, son unique recueil,

publié de manière posthume chez Gallimard. D'abord, parce que cette femme, née en France d'une mère japonaise et d'un père marocain, avait choisi de partir ensei-

gnier la langue française dans la Tunisie natale de son époux. Ce territoire, où elle a été témoin de la révolution qui débutait en décembre 2010, constitue le terrain où les sensibilités culturelles, esthétiques et physiologiques de l'auteure s'enchevêtrèrent pour ne faire qu'une.

Ensuite, parce que, préfacé et postfacé respectivement par les poètes et auteurs marocains Abdellatif Laâbi et Tahar Ben Jelloun, *Tunis marine* reçoit la bénédiction de deux des voix les plus respectées de la littérature arabe contemporaine. À la manière de Rois mages, ici confrontés à une mauvaise surprise le 6 janvier, ceux-ci enjoignent le lecteur à consacrer l'émergence d'une voix condamnée à se taire aussitôt. Comme le souligne le

préfacer, « le paradoxe [de ce livre] est qu'il énonce à la fois les premiers et les derniers mots de l'auteure ». Bien que posthume, l'ouvrage composé au cours des trois dernières années de la vie de Cheddadi aura été

colligé par la poète quelques mois avant son décès.

Le recueil demande au lecteur d'effectuer un pas de côté pour comprendre l'écart esthétique que représente

cette proposition. Sans se limiter à l'usage du matériau de sa propre dégénérescence physique, l'écrivaine propose une poésie dont la multiplicité des formes, des voix, des postures et des renvois à des traditions héritées des cultures de ses deux parents donne à penser que les dix-sept chapitres auraient pu s'épanouir individuellement en autant de recueils autonomes. Ainsi, des suites de courts poèmes, telle la série « Ikebana » (le mot fait écho à l'art traditionnel des arrangements floraux japonais), détonnent, par leur ton contemplatif, des récits antiques d'Élyssa (première reine de Carthage) ou d'Abou Nouwâs (poète arabe du VIII<sup>e</sup> siècle), compris dans les chapitres « Sans se retourner » et « Sept contes r'batî ». Comme si l'auteure se permettait ces écarts ponctuels pour faire lentement le tour de son identité et conforter ses propres horizons d'attente vis-à-vis son unique legs poétique; des espaces où le lecteur peu familier avec ces diverses traditions ne trouvera pas immédiatement son plaisir, en raison de l'incapacité d'actualiser sa lecture.

À tout cela s'ajoute le regard acerbe que Cheddadi pose sur des tares de la société tunisienne contemporaine, du « barbutenant fièrement sa niquabée », en passant par les extrémistes se servant d'une jeunesse en manque de repères comme de chair à

canon (« certains confient leurs enfants à la mort / Est-ce si tentant de mourir / qu'on envoie des éclaireurs »), jusqu'à des considérations pour lesquelles les partisans d'Ennahdha (parti islamocconservateur tunisien né dans la mouvance idéologique des Frères musulmans) se maudiront de ne pas avoir pu répudier la poète de son vivant : « Le vent est ainsi [...] il ne sert à rien de s'agripper / à la rampe de la mosquée / chaque doigt cédera. »

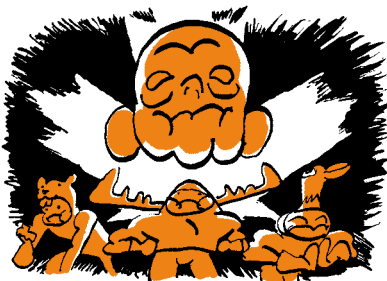
Ce qui fascine chez Aya Cheddadi est surtout la manière dont le retour aux origines lui aura permis de s'outiller pour rendre compte d'un monde évoluant à un rythme auquel elle se savait assujettie en raison de la maladie. En témoignent des vers comme « Je joue mon rôle dans votre univers / et vous dans le mien / Ne m'oubliez pas », ou encore cet extrait du poème « Sirène » : « Chaque jour sur un petit tapis / je m'assois en pensant à vous / et le vent par un moucharabieh / me murmure de vos nouvelles. » On y décèlera des constats personnels que Cheddadi acclimate aux réalités d'un monde se posant, à ses yeux, à la fois comme un ailleurs et un chez-soi.

La poète, née en France à la fin des années 1970, à une époque où les conflits qui divisaient le Moyen-Orient allaient bientôt porter au pouvoir des théocraties étendant leur coulis rétrograde jusqu'au Maghreb, parle d'un lieu dont elle a conscience de la complexité, sans jamais adopter la posture de

« écoutez battre le cœur-machine / son Vaudou électro je vole »

la victime ou même de la touriste surprise. Comme tout bon transfuge, elle travaille avec le matériau lui permettant d'exister : la distance qui la sépare de l'autre.

C'est peut-être grâce à cette distance et à une transposition du « souci de soi » en « souci d'un environnement social » qu'elle trouve racines. Cette même poète, affirmant : « écoutez battre le cœur-machine / son Vaudou électro je vole », réussit avec brio à saluer, en toute fin de recueil, Mohamed Bouazizi, le vendeur de fruits de vingt-six ans, dont l'immolation, le 17 décembre 2010, mena au déclenchement de la révolution en Tunisie : « Une étincelle / dans la nuit tunisienne / Flamme humaine / divine parcelle / du chant universel. » Voici l'incarnation d'une conscience désarmante de la « chronophage ordinaire ». Voici une femme aux identités multiples, dont aucune ne joue le rôle hypocrite de la bonne Arabe. **L**



Le lieutenant-gouverneur  
a besoin de nous !